



Je désire vous parler, lui dit-il. (page 275)

Le cavalier n'aurait pas éprouvé un étonnement plus profond s'il avait vu son cheval se transformer en mouton, ou si tous les arbres de la forêt se fussent changés en danseuses.

L'homme chassait les éléphants... Un de ces animaux l'avait poursuivi jusque dans cette forêt vierge et, après avoir tué le pachyderme, comme il rentrait au camp, il s'étendait interpellé en français par une voix humaine !

— Eh ! Monsieur !...

Il leva la tête.

— Un instant, poursuivit la voix.

Il vit quelque chose glisser le long d'un tronc d'arbre, tomber sur le sentier, se redresser... et Oscar Limiet se trouvait devant lui,

la tête nue, car le casque de notre ami avait touché le sol avant lui.

— Bonjour, Monsieur, continua Limiet.

Le cavalier, voyant qu'il avait à faire à un être humain et à un blanc, souleva son casque, et répondit :

— Je vous salue, Monsieur...

Il arrêta son cheval et sauta à terre.

Il s'avança vers Limiet et lui tendit la main.

— Enchanté de faire votre connaissance... A qui ai-je l'honneur?..

— Charmé, Monsieur... Oscar Limiet de Liège.

— Un Liégeois ! s'écria le cavalier surpris. Moi aussi je suis de Liège, Octave Poltru, né sur le quai de la Batte !

Les deux hommes s'embrassèrent.

Les nègres étaient descendus également de l'arbre, avaient repris leurs fusils, et considéraient de quelque distance cette scène, si étrange dans une forêt vierge africaine.

— J'ai eu chaud là tantôt, dit Poltru.

— Je vous ai aperçu, comme vous passiez, rapide comme le vent... L'éléphant voulait absolument vous donner l'accolade avec sa trompe... Il n'avait pas l'air agréable...

— L'animal était furieux... Nous chassions l'éléphant... Aux environs de notre camp, il s'en trouvait tout un troupeau...

— Un troupeau d'éléphants ?

— Oui... Vous ne saviez pas que ces animaux vivent en troupes d'une dizaine ou d'une vingtaine ? Ils vont ainsi en bande de pays en pays, sous la conduite du plus ancien, qui prévient les autres des dangers qui pourraient les menacer. Nous avons vu qu'aux environs de notre camp, un de ces clubs d'éléphants tenait ses réunions, et nous nous promirent de tirer l'un de ses animaux.

— Ils ne sont pas nuisibles, n'est-ce pas ?

— Non, non. Ils se nourrissent de plantes et d'herbes. Lorsqu'ils voient un homme, ils se hâtent de s'enfuir. Ils ne deviennent dangereux que lorsqu'on les pourchasse... Que feriez vous en ce cas, vous qui n'êtes pas éléphant ?

— Mais pourquoi faire la chasse à ces bons gros animaux ? Je conçois que vous chassiez des lions ou des tigres, comme moi... Vous me direz que l'éléphant a des défenses d'ivoire qui ont une grande valeur.

— Oui... mais ce n'est pas la seule raison qui me fait agir. C'est surtout l'émotion que je recherche, le plaisir que me cause pareille chasse... Ensuite je suis gourmet, et je ne connais rien de plus appétissant qu'une trompe d'éléphant grillée... Si vous vous trouvez près d'ici, et si vous n'êtes pas obligé de partir immédiatement, je vous invite à dîner, le plat de résistance sera une trompe d'éléphant et je vous prévient que vous vous lécherez les babines.

— Je vous remercie d'avance... Mais vous alliez me raconter comment cette course entre l'éléphant et votre cheval a commencé.

— En effet... Eh bien, lorsque nous eûmes découvert le troupeau, nous nous efforcâmes évidemment d'isoler l'un des sociétaires... Nous y parvîmes bientôt... Le plus gros éléphant se détacha du groupe et nous le poursuivîmes de telle façon qu'il fouça à travers la forêt, de ce côté.

Il voulut bientôt retourner sur ses pas, et c'est alors que j'ai tâché de l'abattre... Cela le rendit furieux et il me chargea... Je donnai de l'éperon et, suivi de la bête furieuse, je me dirigeai dans la forêt... Plusieurs fois il faillit m'atteindre, mais je lui échappai chaque fois en faisant faire un écart à mon cheval... L'éléphant ne sait pas faire volte-face, lorsqu'il est lancé... Si bien que j'arrivai ici, où vous m'avez vu passer... J'ai réussi à l'atteindre dans la tête... Il est mort sur le coup.

— Une balle de fusil suffit-elle pour abattre pareille bête?

— Oui, parce que nous usons des balles particulières, qui explosent dans le corps, et aussi, parce que nous nous efforçons d'atteindre l'animal à une place vulnérable... Si vous vous en sentez l'envie, nous chasserons à deux, un de ces jours... Ou l'hippopotame, il y en a des douzaines dans le fleuve, dans ses parages...

— Accepté, dit Limiet... qui, à franchement parler, n'en avait que médiocrement envie mais qui ne voulait pas passer pour un lâche aux yeux de son compatriote.

— Vous me permettrez de vous offrir un verre de vin ?

Il y avait bien longtemps que Limiet avait entendu prononcer ce mot de « vin ».

— Du vin ! Comment donc ! Mais comment se fait-il que vous en ayez, ici, en plein Congo ?

— Cela vous étonne donc tellement ? La Compagnie nous procure du Bordeaux et du Champagne, à chaque caravane.

— Vous habitez donc ici ?

— Près de trois années. Je retourne en Europe dans trois semaines.

— Mais que faites-vous donc ici ?

— Je suis employé d'une Compagnie qui fait récolter ici de l'ivoire et du caoutchouc pour vendre ces matières en Europe.

— Ah ! Vous êtes venu ici pour gagner votre vie ?

— Oui et non... Je ne suis ici que parce que j'ai vidé trop de chopes, certain soir, au café de la Sauvenière.

Limiet regarda Poltru d'un air interrogateur.

— Non ! dit Poltru, qui semblait avoir deviné la pensée de son interlocuteur. Non ! Je ne déraisonne pas, mais je comprends que vous me regardiez d'un air si étonné. Je vais vous donner quelques explications et vous comprendrez comment il se fait que les chopes

m'ont conduit ici.

— J'écoute des deux oreilles, car cela promet d'être curieux.

— Je faisais partie d'une société, et nous avions tenu une réunion au premier étage de la Sauvenière... Les discussions avaient été très animées... Aussi, lorsque nous descendîmes dans le café, il nous fallut beaucoup de verres pour nous rafraîchir le gosier... Comment cela s'est fait, je l'ignore, mais nos conversations roulaient sur le Congo. Il faut que je vous dise que j'étais employé de commerce... Mon patron avait fait un trou dans la lune et je mangeais de la vache enragée... Mes quelques économies fondaient comme neige au soleil...

— Oui, dit Lamiet, j'ai été également dans ce cas... Cela ne dure pas longtemps.

— Nous parlions donc du Congo et ce qui se passait dans ce pays, lorsqu'un des assistants prétendit que son neveu avait été dévoré par un crocodile, au Congo... L'un de nos amis éclata de rire et s'écria :

— Des crocodiles au Congo !... Ne vous moquez donc pas de nous...

L'autre, dont le neveu avait trouvé son tombeau dans l'estomac d'une de ces bêtes, se fâcha tout rouge, et répliqua :

— Oui, des crocodiles... Ou pensez-vous qu'il n'y ait au Congo que des singes de votre espèce !

— S'il s'agit de singes, regardez donc dans la glace !

Je me dis, cela va dégénérer en dispute, et j'intervins.

— J'ai pourtant entendu dire, dis-je, que certaines parties du Congo fourmillent de crocodiles.

— Mais parfaitement, fit l'oncle du dévoré.

— Vous n'en savez rien, répartit l'autre. Jamais il n'y a eu de crocodiles au Congo !

— Eh bien, dis-je, pour terminer la discussion, et comme je n'ai rien à faire présentement, j'irai voir là bas s'il y a des crocodiles, oui ou non.

— Vous ne l'oseriez pas !

— Mais si !

— Parions !

— J'accepte.

— Cent francs d'enjeu.

— C'est trop... Pour une tournée !

— Tope !

Nous nous serrâmes la main : la gageure était conclue.

Lorsque je me réveillai le lendemain, et que je me souvins de ce qui s'était passé la veille, je ris de cette sottise gageure.

Mais je fis bientôt le raisonnement suivant :

— Mais, pourquoi pas ! Ici je ne trouve pas d'emploi, tandis

que là-bas, je puis assurer mon avenir. Je vais au Congo ! Je veux gagner mon pari.

Vous voyez que je suis assez solidement bâti... Je me rendis à Anvers, où je trouvai bientôt un engagement et, un mois après, je m'embarquais, pour aller constater sur les lieux s'il y avait ici des crocodiles oui ou non. Qu'en dites-vous ?

— C'est inouï ! Mais vous venez de me dire que d'ici trois semaines vous retournez en Europe.

— Oui, je retourne à Liège. Mon terme est expiré, et je veux aller boire à la Sauvenière les chopes que j'ai honnêtement gagnées.

— Je retourne aussi en Europe... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous pourrions voyager ensemble.

Poltru serra énergiquement la main de Limiet.

— Cela me va, dit-il. Êtes vous seul ou en compagnie d'autres blancs ?

— Je n'ai ici que des nègres, et quels nègres ! Des Ouyambas, trop paresseux pour vivre et trop lâches pour mourir...

— Renvoyez les dans leurs pénates.. Ma compagnie suffira.

— Avec plaisir.

— Êtes-vous ici pour une Compagnie ou pour l'Etat ?

— Oui, pour une Compagnie.

— Laquelle ?

— La firme n'a pas de nom... C'est une agence qui s'occupe de tirer au clair des affaires de nature confidentielle, qui donne des renseignements au sujet de personnes, de choses, etc.

— Je me demande quelles affaires vous amènent ici.

— Oh ! Notre agence s'occupe également d'affaires matrimoniales, de divorces.

— Vous en trouverez peu ici !

— Laissez moi finir : nous recherchons également des personnes disparues, et c'est ce département qui m'envoie ici...

— Ah ! Je comprends ! Vous recherchez un héritier. Ne puis-je pas me présenter pour remplir cet office ?

— Non, vous êtes trop âgé !...

Poltru inspirait une grande confiance à Limiet.

— S'il vous plaisait, dit-il, de me servir ce verre de vin que vous m'avez présenté, je vous raconterais d'une façon détaillée ce que je suis venu faire au Congo et où en sont mes affaires.

— Suivez moi ! dit Poltru.

Poltru habitait une coquette habitation, élevée non loin d'un grand village.

— Voici mon habitation dit-il, pour le Congo, elle est assez confortable, quoiqu'il y ait un peu trop d'insectes à mon gré, et que je reçoive par trop souvent la visite de serpents et autres reptiles...

J'ai ici un jeune domestique nègre, et une femme de même couleur, que me volent à qui mieux mieux.

Jamais Limiet n'avait dégusté avec autant de plaisir un verre de vin. Un deuxième verre accentua encore ce plaisir, mais le troisième le grisa, à tel point qu'il s'endormit profondément... Il se crut attaqué par la maladie du sommeil.

Lorsqu'il se réveilla et eut rétabli son estomac en prenant un excellent repas, il raconta comment on l'avait chargé de retrouver la piste. Comment Jeannot venait tout juste de partir pour Paris, avec les «Ollirkeys,» comme il était arrivé à Liège...

Poltru s'amusa beaucoup du récit de Limiet. Celui-ci lui présenta Steadily, le Rossai et Taupin, et lui raconta ce qui s'était passé à Alger, à Mestafa et en Ouyambie.

— Il est donc convenu, dit Poltru, que nous retournerons ensemble à Anvers. Dieu sait ce qui arrivera ensuite ! A votre santé !

— A la vôtre !

Les Ouyambas apprirent avec plaisir qu'ils pouvaient rentrer chez eux et après avoir pris congé de ses nègres, Limiet vint occuper la maisonnette de Poltru.

Les objets provenant de la caravane de Steadily, qu'il avait amenés, jusqu'ici, furent échangés contre de l'ivoire, et, trois semaines après, Limiet et son nouvel ami se dirigeaient vers Boma.

CHAPITRE 25

Vers le pôle Sud !

Mané du portefeuille que l'officier anglais lui avait confié en mourant, Jeannot s'était rendu auprès de Mister Steadily.

Il lui raconta ce qui venait de se passer sur le champ de bataille et lui demanda :

— Voulez-vous, Monsieur, examiner le contenu de ce portefeuille, et me dire où je dois le remettre, si je parviens jamais sain en saut en Angleterre ?

L'Anglais prit le portefeuille et l'ouvrit.

A peine y avait-il jeté les yeux, qu'une exclamation de surprise lui échappa. Le portefeuille tomba à terre.

Steadily, durant quelques secondes, regarda devant lui, dans le vide.

Puis il ramassa le portefeuille et l'examina attentivement à l'intérieur.

Il ne s'était pas trompé!

Sur le satin qui recouvrait l'intérieur du portefeuille, se trouvait un blason brodé, surmontant deux initiales entrelacées.

Les armes étaient celles de lord Astry ! Quant aux initiales c'étaient un V. et un A.

L'ennemi de lord Steadily était-il venu mourir à quelques pas de lui ? Ou s'agissait-il d'un des frères du lord, qui en avait deux ?

Le contenu du portefeuille trancherait la question.

Mais pouvait-il examiner le contenu ?

— Oui, lui répondait une voix intérieure, puisque Jeannot est venu t'apporter la chose pour te demander de lui dire le nom du mort.

Le portefeuille ne contenait que deux lettres.

L'une d'elles était adressée à la mère du lord, et semblait contenir plusieurs documents.

Steadily ne pouvait y toucher.

Cette enveloppe devait lui être sacrée.

La deuxième lettre...

De nouveau, une exclamation de surprise échappa au lord.

L'adresse était la suivante :

à Miss Victoria Donsdeels, avec l'adresse de l'amiral, le père de la jeune fille.

Cette enveloppe était cachetée à la cire.

Longtemps, Steadily tergiversa.

Il était sûr, cette fois, que c'était son rival qui venait de mourir, cette lettre en faisait foi.

Il n'aurait donc plus rien à craindre de cet homme, une fois qu'il serait revenu à Londres !

Il ne devait plus nourrir qu'une seule crainte : de ne pas atteindre le pôle ou de ne pas en pouvoir revenir.

S'il réussissait, la jeune fille deviendrait sans autre ennui, sa fiancée, sa femme !

L'Anglais eut peine à maîtriser sa joie, mais il se ressaisit bientôt, car il se demanda immédiatement :

— Quelles choses Astry avait-il à écrire à Victoria ?

Steadily remit les deux lettres dans le portefeuille, et plaça celui-ci dans le coffret qu'il emportait partout, dans ses voyages, même en aéroplane.

Mais il songeait constamment à la lettre adressée à Victoria.

Puisque la jeune fille sera bientôt ma femme, se disait-il pour tranquilliser sa conscience, que semblait élever quelque objection, il m'est permis de m'enquérir de ce qu'un étranger lui écrit !

Mais une voix intérieure reprenait :

— Non ! Tu veux violer le secret d'un mourant ! Tu ne peux toucher à cette lettre !

Et l'Anglais se décida à ne pas y toucher.

— Lorsque je la lui aurai remise, pensait-il, elle même permettra sans doute de la lire.

Mais il ne retrouva plus son calme habituel, et, machinalement, il se dirigea vers la valise, et se surprit lui-même la lettre à la main.

— Je ne puis y résister ! s'écria-t-il. C'est un véritable martyre. Il faut que je sache ce qu'il lui a écrit ! J'agis mal, peut-être, mais il m'est impossible de résister plus longtemps à la tentation.

Il ouvrit l'enveloppe.

Il lut :

« Mademoiselle... Je vous écris ceci la veille de mon départ pour l'Afrique du Sud. J'espère que je n'en reviendrai pas et que mon dernier adieu vous sera transmis par un étranger.

« Je vais à la guerre dans l'espoir de trouver la mort, car la vie m'est devenu insupportable.

« Nul ne saura jamais ce que j'ai souffert.

« Je n'ai aucun reproche à vous faire... Votre cœur vous appartient, et vous n'avez de comptes à rendre à personne de vos agissements.

« Mais vous m'avez brisé le cœur et vous m'avez fait souffrir intensément...

« Et, comme si cette douleur ne suffisait pas, une autre source d'amertume est venue s'y mêler...

« Au moment de partir vers un pays lointain, pour y mourir, je sens que j'ai mal agi envers lui.

« Puisque vous êtes la maîtresse de votre propre cœur, j'aurais dû m'incliner lorsque vous m'avez préféré Steadily je n'aurais pas dû lui chercher des difficultés.

« Je n'avais pas le moindre droit sur votre amour, et néanmoins j'ai considéré comme un malfaiteur celui que a su gagner votre attachement...

« J'ai voulu le tuer, l'empêcher d'atteindre son but.

« Je n'ai qu'une excuse à invoquer... C'est qu'à ces moments là je ne savais plus ce que je faisais, que j'étais fou...

« Un amour sans espoir pousse au crime...

« Je n'ai plus rien à ajouter.

« J'espère que Steadily réussira dans son entreprise et reviendra sain et sauf à Londres pour vous y rendre heureuse.

« Je n'ai plus qu'un souhait à former : c'est que vous puissiez mener une existence heureuse aux côtés de celui que vous vous êtes choisi...

Je vous prie de donner cette lettre à lire à Steadily, afin qu'il sache que je souhaite ardemment le voir heureux, en retour de tout le mal que j'é lui ai causé.

« J'implore votre pardon à tous deux.

« Lorsque, plus tard, étant heureux, vous songerez au passé, n'accablez pas de votre ressentiment le malheureux insensé qui n'a pas su calmer son cœur, et qui est allé demander aux balles ennemies de lui rendre ce service.

« J'espère pouvoir encore me réconcilier auparavant avec Steadily. »

— Le pauvre garçon ! dit l'Anglais.

Et deux grosses larmes lui roulèrent sur les joues et vinrent humecter le papier.

Il remit la lettre dans le portefeuille, et enferma le tout dans sa valise.

— Le hasard est étrange. Si j'avais atteint le camp anglais au moyen de l'Eagle, mes compatriotes n'auraient pas, sans doute, engagé la bataille, et Astry vivrait encore. Nous sommes tous les jouets de la destinée.

A ce moment, le général boer parut dans la tente de l'Anglais et dit :

— Nous devons poursuivre notre marche... Etes-vous à même de réparer votre appareil en deux heures ?

— Non... il me faut des pièces de rechange qui doivent me venir d'Europe ou qui devraient être fabriquées par de bons ouvriers, qui y mettraient d'ailleurs plusieurs jours... Vous voyez donc qu'il n'a qu'une solution : abandonner ici l'appareil et me mettre en liberté. Je trouverai le moyen de faire garder ma machine, jusque je puis revenir ici avec tous les instruments qu'il faut pour procéder aux réparations.

Le Boer secoua négativement la tête.

— Vous comprenez, Mister Steadily, que c'est là chose impossible... Les Anglais ne peuvent pas mettre la main sur votre aéroplane, car ils s'en serviraient pour nous combattre.

— Tel qu'il se trouve là, nul ne saurait en faire usage. Nul autre que moi ne saurait la réparer et la manoeuvrer.

— Vous le pensez... mais le contraire peut être possible. Vous ne savez s'il n'existe pas un autre inventeur, qui saurait découvrir le secret de votre appareil.

— Je n'en crois rien.

— S'il ne vous est pas possible de la réparer en peu de temps, dit le commandant, nous serons forcés d'y mettre le feu.

Steadily fronça les sourcils et son visage se crispa.

Mais, au bout d'une seconde, il s'était ressué.

Il répondit, très calme :

— Je crois également que c'est là la meilleure solution.

— Vous vous déclarez donc d'accord.

— Et si je ne faisais pas cela ?

— Nous devrions nous passer de votre autorisation, mais nous aurons moins de scrupules à le faire, si vous ne vous y opposez pas.

Steadily répondit d'une voix ferme :

— Je vous autorise à mettre le feu à l'Eagle...

Mais quand le général eut quitté la tente, l'Anglais s'affaissa sur son lit de camp et, comme anéanti, il se couvrit le visage de ses mains.

Quelques instants après, les flammes entouraient l'aéroplane et, une demi-heure après, il ne restait de l'Eagle que quelques barres de fer tordues, et le moteur, détruit à coups de hache.

Et l'armée boer se remit en marche.

Deux mois après, Steadily et ses compagnons se trouvaient à Capetown.

Ils avaient encore assisté à deux batailles et avaient enfin vu la petite armée anéantie sous les farces écrasantes des Anglais.

Au cours de la dernière bataille, Tarara fut tué d'un éclat d'obus, tandis que Steadily, le Bossai, Jeannot et Taupin étaient faits prisonniers par les Anglais.

Dès que Steadily eut décliné ses qualités, il fut traité avec la plus grande urbanité, et ses compagnons ne furent plus considérés comme prisonniers.

Tous accompagnèrent la première division anglaise qui se dirigeait vers Capetown, où ils arrivèrent tous sans autres aventures.

— Si vous le désirez, avait dit Mister Steadily, vous pouvez retourner en Europe avec le prochain paquebot. Je vous serais néanmoins reconnaissants de ne pas me quitter, mais je dois vous avertir que je vais flâner un nouvel appareil et que je m'embarquerai vers le pôle dès qu'il sera en état de marcher. Nous avons traversé de compagnie beaucoup de dangers, mais ceux qui nous attendent sont bien plus grands encore. Ne me répondez pas immédiatement. Réfléchissez y bien, et venez me communiquer demain la décision que vous aurez prise. Si vous désirez partir, vous n'aurez rien à craindre pour l'avenir. J'aurai soin de vous, même si je devais ne jamais revenir du pôle. Votre avenir est assuré.

Le même jour encore, les trois jeunes gens vinrent trouver l'Anglais.

— Je continue de rester à votre service, dit Taupin, même et si vous alliez au centre de la terre.

— Mon frère et moi désirons vous accompagner, dit le Rossai.

— Où que vous alliez, affirma Jeannot.

— Vous avez bien réfléchi, dit l'Anglais.

— Notre décision est irrévocable, dit Taupin.

— Parfaitement, dit le Rossai.

— Nous vous accompagnons, dit Jeannot parce que nous vous estimons et vous aimons.

Steadily leur serra la main.

— Je vous remercie, dit-il, et sa voix décelait quelque émotion. Je saurai vous récompenser de votre attachement.

— Ce n'est pas cela qui nous a dicté notre décision, répliqua Taupin.

— Quand partons-nous? demanda le Rossai.

— Voudriez-vous être déjà en route? dit l'Anglais en riant. En ce cas, il faudra encore avoir quelque patience. Avant que tout soit ici pour que je puisse construire mon nouvel Eagle, et avant que celui-ci soit construit, plusieurs mois peuvent s'écouler. Mais cette fois, je me ferai aider, vu que je n'ai plus rien à craindre de lord A-try, et que je puis donc publier mes intentions. Cela me fera gagner beaucoup de temps. D'autre part, je veux vous apprendre le maniement de ma machine. En ce cas, si je mourrais au pôle, — car il faut que je prévoie tout — vous pourrez revenir. Je vous initierai également au mécanisme de la machine, afin que, le cas échéant, vous puissiez même la réparer.

— Nous espérons, dit Taupin, ne jamais y être forcés.

— Je l'espère également, mais l'homme ne saurait prévoir les événements futurs.

— En effet, Monsieur, nous n'avons qu'à songer aux aventures que nous avons rencontrées jusqu'ici...

— Parfaitement! C'est pour cela que l'expérience est une bonne école! — je veux vous apprendre les détails concernant l'Eagle. Que se serait-il passé, si je m'étais tué lorsque ce Boer a fracassé mon appareil? Nul n'aurait jamais pu construire un nouvel Eagle, et tous mes efforts eussent été perdus!

Dès que toutes les pièces que Steadily avait commandées en Europe, arrivèrent au Cap, l'Anglais commença, aidé par le Rossai, Jeannot et Taupin, et par une dizaine de mécaniciens de la ville, à construire un nouvel aéroplane.

Au milieu d'une grande plaine, louée non loin de la ville, il avait édifié un hangar, où, du soir au matin, des marteaux allaient leur train.

Steadily avait promis de fortes récompenses aux ouvriers s'ils

parvenaient à achever leur besogne avant la date convenue. L'on travaillait donc avec un acharnement que l'on voit rarement dans les ateliers ordinaires.

Au plus vite l'Anglais atteignait le pôle, au plus vite il pourra revenir en Angleterre pour y épouser la belle miss Victoria Donsdeele.

Tandis que l'on s'occupe à construire le troisième aéroplane, nous allons retourner sur nos pas et nous occuper de notre ami Limiet, qui avait atteint Boma en compagnie de son nouvel ami, avec lequel il s'était embarqué pour l'Égypte.

Ils arrivèrent sans encombre à Anvers.

Il se rendit aussitôt chez la comtesse, qui, depuis longtemps, n'avait plus eu de ses nouvelles.

La comtesse, dès qu'elle l'aperçut, s'élança à sa rencontre.

— Eh bien !

— Rien, madame la comtesse...

— Où est mon fils ?

— Je n'en sais rien.

— Ne pensez-vous pas que la nouvelle me frappera trop inopinément... J'y suis préparée... Où est-il ?

— Soyez calme, madame...

— Mais il faut qu'il vienne immédiatement, que je puisse le serrer sur mon cœur.

— Madame, si j'avais été assez heureux de pouvoir vous le ramener, je vous aurais prévenue...

— Qu'est-il donc arrivé ?

Et se laissant aller tout à coup au désespoir le plus profond, la pauvre mère gémit :

— Il est mort ?

— Non, non, madame, lorsque je l'ai vu la dernière fois, il se portait très bien.

— Où est-il donc ?

— Au Congo... Peut-être plus avant dans le cœur de l'Afrique... Il se trouve à bord d'une machine volante.

— Et vous ne l'avez pas suivi...

— Je ne sais pas voler, madame...

— Vous ne m'avez pas rapporté les nouvelles, ces derniers mois ? Depuis votre départ de Boma pour l'intérieur du pays, je n'ai plus eu de nouvelles.

— Il m'a été impossible de vous écrire, et, lorsque je revins à Boma, je n'aurais eu que de mauvaises nouvelles à vous annoncer, j'ai donc préféré m'abstenir.

— Mais parlez donc !

— Assurément, madame. Vous verrez que j'ai fait tout ce qui

était humainement possible pour suivre le garçon et pour trouver le moyen de le ramener en Europe... Comme toujours, la destinée, au moment où j'allais réussir, est intervenue... Mais je vous raconterai tout.

Et Limiet fit le récit complet de tout ce qui s'était passé depuis qu'il avait quitté Boma déguisé en porteur nègre, avec la seconde moitié de la caravane de Mister Steadily.

La comtesse écoutait avec une attention soutenue.

Son visage était couvert de larmes.

Lorsque Limiet eut achevé son long récit, elle dit :

— Je vous suis reconnaissante, Monsieur Limiet, de tous les efforts que vous avez faits pour enlever mon malheureux fils à son ravisseur... car je puis bien le nommer ainsi.

— Je n'ai fait que mon devoir, madame.

— Plus que votre devoir, Monsieur Limiet, et vous mettez du baume sur ma blessure... Je serais rôtée complètement, si vous y parveniez à me ramener mon enfant, mais cela me soulage d'apprendre que mon petit est encore en vie et qu'il est en bonne santé. Cela me fait également du bien, de savoir qu'il ne souffre plus de privations et de mauvais traitements, et que son sort est plus doux.

— Je suis profondément heureux, madame, d'avoir pu vous procurer cette pauvre satisfaction.

— Mais cet Anglais finira bien par revenir en Europe ?

— Assurément, madame.

Limiet n'avait pas hésité à donner cette réponse, quoiqu'il se tenait pour certain du contraire, puisque, d'après les suppositions de Limiet, l'Anglais craignait d'être mis à mort par un assassin aux gages d'Astry.

— En ce cas, puis-je compter sur vous ?

— Madame, le plus beau jour de ma vie serait celui où je pourrai enfin vous ramener votre enfant. Vous pouvez donc être assuré que, dès que je sais où Jeannot se trouve, je reprendrai immédiatement ma tâche... J'irai immédiatement retrouver Mister Steadily, quoi qu'il m'ait menacé de m'envoyer une balle dans la tête, s'il me revoyait encore.

— Et si le petit se trouvait dans une contrée éloignée ?

— Je partirais immédiatement, madame la comtesse... Je crois avoir prouvé que je n'ai pas peur de longs trajets.

— En effet, monsieur Limiet.

Après avoir répété qu'il se trouvait toujours à sa disposition pour rechercher le petit, Limiet prit congé de la comtesse.

— Puis-je vous prier d'accepter ceci, en souvenir de moi ? lui demanda la comtesse et lui tendit un petit portefeuille en cuir, où se trouvaient incrustées en or les armes de sa famille.

— C'est le portefeuille de feu mon mari, dit la comtesse. Il vous fera souvenir en toutes circonstances qu'une pauvre mère, que vous pourrez rendre heureuse, vous attend ici.

— Je vous remercie, madame, répondit Limiet, je vous remercie infiniment.

Il mit le portefeuille dans sa poche et quitta l'appartement.

Il prit le train de Bruxelles, car il y avait bien longtemps qu'il n'avait plus eu d'entrevue avec le Directeur de l'agence de renseignements pour laquelle il travaillait.

Il n'y fut pas aussi bien reçu qu'au château.

Le directeur, Monsieur Davaux, ancien avocat, avait été rayé de la liste des défenseurs de la veuve et de l'orphelin, pour malversations ; il avait vu disparaître tout ce qu'il possédait dans différentes entreprises, plus ou moins honnêtes, et avait enfin trouvé sa voie, et un beau revenu, en créant le bureau d'informations.

Cette agence, qui ne regardait pas aux moyens, lorsqu'il s'agissait de donner satisfaction à sa clientèle, vu que le directeur avait une conscience fort élastique, eut immédiatement une nombreuse clientèle et étendit rapidement son champ d'affaires.

On y faisait n'importe quelle besogne, pourvu qu'elle fut payée. Et le directeur, en sa qualité d'ancien avocat, s'entendait à merveille à se tenir en marge du code et nul ne sut jamais à lui faire du tort ou à causer du scandale.

Monsieur le Directeur était un petit homme, au visage parcheminé. Ses yeux glauques semblaient constamment humides, derrière les verres de son pince-nez...

Un crâne chauve et bombé, et une barbe hirsute et rare complétaient le physionomie de cet homme. Les lèvres minces laissaient filtrer un filet de voix...

Les employés de l'agence avaient immédiatement baptisé leur patron, le « Serpent ».

Limiet pénétra dans le cabinet du « Serpent » et s'inclina profondément devant celui-ci.

Le directeur, qui, écrivait, assis devant un magnifique bureau en chêne, dans un cabinet vaste et somptueusement meublé, leva la tête en entendant Limiet s'approcher.

— Vous désirez ? dit-il.

Mais il reconnut immédiatement son agent et se dressa vivement.

— Comment ? C'est vous, Limiet ?

— A votre service, Monsieur le Directeur..

— Et l'enfant ?

— Se trouve au Congo... ou ailleurs.

— Comment, ou ailleurs... répéta le Serpent d'un ton sifflant.

Et, levant au ciel ses longs bras maigres, il s'écria :

— A-t-on jamais vu ?

— Je viens vous donner des renseignements au sujet de mes recherches, monsieur le Directeur.

— Vos recherches... Parlons-en ?

Il se dirigea vers un casier, l'ouvrit, prit quelques papiers dans un carton et y jeta les yeux.

— Savez-vous le montant de vos dépenses depuis le commencement de vos recherches ?

— Assurément, Monsieur le Directeur... Cent quatre-vingt sept mille francs.

— Et quarante-deux centimes, acheva le Serpent. Et qu'avez vous livré pour cette somme fabuleuse ?

Le Directeur fit claquer sur ses dents jaune l'ongle de pouce de sa main droite et dit :

— Pas ça !

— En effet, répondit Limiet, mais puis-je vous poser une question, à mon tour ?

— J'écoute...

— Combien la comtesse vous a-t-elle payé jusqu'ici pour me charger de retrouver son enfant ?

— Plait-il ?

— Ne le me direz-vous pas ?

— Depuis quand l'employé doit-il savoir quel est le bénéfice que le patron réalise ?

— Depuis que ce patron lui reproche qu'il n'a rien livré pour la somme de cent quatre-vingt sept mille francs et quarante-deux centimes.

— N'en est-il pas ainsi ?

— En effet, mais qu'avez vous fourni à la comtesse ?

— Rien, par votre faute.

— Eh bien, pour ce «rien», vous avez touché deux cent cinquante mille francs.

— Comment savez-vous cela ?

— Je l'ai demandé à madame la comtesse. Je sais donc que, tandis que je m'échinai et que j'exposais ma vie, vous avez gagné en restant bien tranquillement derrière votre pupitre, soixante mille francs, et au delà !

Monsieur Davaux croisa les bras sur sa poitrine, et s'écria, fort en colère :

— Avez-vous le droit d'interroger mes clients ? Je ne puis souffrir cela !

— Je l'ai fait, dit Limiet, parce que, d'après vos lettres, j'augurais bien que vous me recevriez, comme vous le faites, c'est à dire comme un chien dans un jeu de quilles. C'est pour cette

raison que j'ai voulu savoir si vous aviez tant à vous plaindre de cette affaire.

Le Directeur regarda son agent durant quelques instants sans souffler mot.

Puis il reprit place derrière son pupitre et dit d'un ton froid :

— Monsieur Limiet, je vous donne votre congé.

Limiet semblait frappé de la foudre, car il ne s'était pas attendu à cette nouvelle.

— Vous me donnez mon congé ? Après les années...

— Inutile d'insister... Ma décision est irrévocable...

Il parcourut encore les papiers, prit quelques notes, et tendit ensuite un feuillet de papier à notre ami, tout à fait interloqué.

— Vous avez à toucher deux mille quatre-vingt-dix-neuf francs et quatre-vingt-huit centimes... Voici un bon de ce montant... Je vous souhaite le bonjour.

Limiet voulut prendre la parole.

Un geste sec du directeur, qui appuya sur le bouton d'une sonnerie électrique, lui coupa la parole.

Sans plus dire une syllabe, il sortit du bureau de son Directeur, ou plutôt de son ancien directeur...

Arrivé dans la rue, il regarda un instant la porte de l'édifice qu'il venait de quitter, comme s'il ne savait point où se diriger.

— Voilà la récompense de mes longs services, de mes efforts, de mon honnêteté scrupuleuse envers ce Serpent.

Être jeté à la rue, avec quelques centaines de francs en poche, tandis que j'aurais pu mettre des milliers de côté si j'avais voulu tromper cet individu ! Et sans gagne-pain... C'est trop fort.

Il se rendit au restaurant, pour prendre quelque nourriture et pour réfléchir à la situation qui lui était faite.

— Que dois je faire vis-à-vis de la comtesse ? se demandait-il. Aller bien vite au château et lui proposer de poursuivre l'affaire pour mon compte personnel ?... Aurait-elle confiance en moi ?... Son frère n'irait-il pas consulter le Serpent avant de décider quoi que ce soit ?... En ce cas, il n'y a rien de fait, car le vieux vaurien entassera mensonge sur mensonge pour me perdre aux yeux de la comtesse... Je ne crois qu'il ne me reste qu'à aller me pendre à un arbre du bois de la Cambre ! Mon étoile m'a quitté pour tout de bon, cette fois !

Il se faisait ces réflexions en attendant qu'on lui apportât son potage.

— Et dire que la comtesse avait tant de confiance en mon savoir-faire !... Le portefeuille du comte en est la preuve palpable.

Il tâta ses poches.

— Un bel objet ! se dit-il. Cela a dû coûter de l'argent.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE
de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK
57, RUE ST-WILLEBRORD
ANVERS.
1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
